

ZEBOUCHI ET OSMAN-BEY.

Constantine, 20 décembre 1861

Monsieur le Président,

Au moment où la *Revue Africaine* publiait votre notice : *Un Chérif kabile en 1804*, je lisais un Essai sur l'histoire politique de la province de Constantine sous le gouvernement français, dans lequel se trouve le passage suivant :

« L'arrivée inopinée (dans la Kabilie orientale, en mars 1843) du Chérif Bou Dali, vieillard très-célèbre par son attaque de Constantine et la défaite du bey Osman, sur l'Oued Zo'hr, qui n'avait pas paru dans ces contrées depuis près de 40 ans, vint ébranler l'état de soumission de ces tribus. »

Ce récit ne concordant pas avec les annales turques, qui font périr le Chérif en 1222 de l'hégire (1807), je me livrai à de nouvelles recherches, pour connaître la vérité sur cette réapparition. De peur de tomber dans des répétitions fastidieuses, je ne vous écrivis point alors, puisque cet épisode avait déjà été l'objet de plusieurs articles de la *Revue africaine*; mais, depuis, ma présence dans le pays des Oulad-Aouat m'a porté tout naturellement à interroger ceux qui me paraissaient les mieux renseignés; j'ai obtenu ainsi sur les causes de la désastreuse expédition du bey Osman, de nouveaux détails qui méritent, je crois, de vous être communiqués. Ils m'ont été fournis par divers individus du pays, entre autres, par le vieux *Tobbal*, oncle de notre Kaïd actuel des Oulad-Aouat, témoin oculaire de la mort tragique du bey. Une note, écrite il y a une trentaine d'années par un taleb de Mila, m'a été aussi d'une grande utilité, en me faisant connaître le marabout Si Abd-Allah Zebouchi comme l'un des principaux instigateurs de la révolte qui éclata, en 1804, contre Osman-bey et la domination turque elle-même.

Je transcris, du reste, la tradition telle quelle, afin que vous puissiez vous-même en apprécier la vraisemblance. Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, il faut reporter ses regards en ar-

rière, et examiner d'abord les causes de haine qui s'étaient sourdement réunies dans le cœur de Si Zebouchi.

Osman-Bey, surnommé le Borgne, exerçait, depuis peu de temps, le pouvoir à Constantine, lorsqu'on lui apprit que Si Zebouchi, marabout fanatique et ambitieux de Mila, abusait de son influence religieuse pour effrayer les populations, en prédisant des désastres et des calamités que la présence des Turcs attirerait sur le pays. Au lieu de se débarrasser immédiatement de ce fou dangereux, ce que n'auraient pas manqué de faire les beys ses prédécesseurs, Osman se borna à lui retirer l'affranchissement d'impôt dont il avait joui jusqu'alors, ainsi que tous les privilèges que sa qualité de marabout lui avait valus. Il pensait, sans doute, que cette punition suffirait, et qu'elle refroidirait le zèle trop ardent de ce nouvel augure.

Zebouchi vint à Constantine revendiquer ce qu'il appelait un droit divin; mais on ne tint aucun compte de ses sottes prétentions qui, pour la plupart de ces hommes soit disant inspirés du ciel, consistent à faire servir la religion à des intérêts particuliers. — Il partit ensuite en proférant des imprécations, et se retira dans les montagnes des Aras, tribu kabile sur la rive gauche de l'Oued el-Kebir. Mais sa rancune ne s'arrêta pas là : voyant que ses imprécations et ses anathèmes seraient sans effet s'il restait inactif, il se livra à toutes sortes d'intrigues, se posa en victime du pouvoir oppresseur. En un mot, il mit tout en œuvre pour venger l'affront qu'il avait reçu ; mais, quelque impétueux que fût Zebouchi, il sentit la nécessité de n'agir que sourdement et par degrés, afin de se créer des partisans sans trop éveiller l'attention des Turcs.

A cette époque, le Chérif Bou Dali, nommé également Ben el-Harche, venait de faire son apparition sur le littoral, dans les parages de Djidjelli (1). Zebouchi lui écrivit, lui fit part de la haine profonde qu'il nourrissait contre les Turcs et de l'entreprise hardie qu'il avait conçue de renverser leur gouvernement. Cette alliance donna bientôt aux deux auteurs de troubles une activité et une influence dont chacun aurait manqué en particulier. Elle nous explique la facilité avec laquelle le chérif Bou Dali parvint à se créer des partisans dans un pays où il était inconnu.

(1) Bou Dali débuta par faire la course dans les eaux de Djidjelli. — Rev. Afric. T. III. P. 211, Berbrugger, et p. 259, Vayssettes.

Les diverses péripéties de cette insurrection ont été trop bien rapportées dans la Revue africaine, pour qu'il soit nécessaire d'en reparler ici (1). Je me bornerai donc à constater que Si Zebouchi et Bou Dali surent attacher à leurs passions l'intérêt de la multitude en promettant le pillage, idée bien séduisante pour émouvoir les Kabiles et les déterminer à l'attaque de Constantine. Après l'échec éprouvé devant cette ville et sur l'oued-Koton, Zebouchi se retira dans les montagnes, sans renoncer cependant à ses projets de vengeance, car bien souvent on lui entendit dire :

Je jure par Dieu que lorsque je me serai emparé du bey Osman, je poserai mon pied sur son œil borgne. »

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire dans une première lettre, Osman bey pénétra avec des troupes dans le pays Kabile et alla établir son camp à *El-Milia*, après avoir obtenu quelques succès sur les rebelles qui avaient essayé de le repousser. — C'est alors, dans ce camp d'El-Milia, qu'un autre marabout, Ben Barériche, compagnon ou sicaire de Zebouchi, vint faire connaître au bey la retraite du Chérif et s'offrir pour guider les troupes qui iraient l'enlever. Une partie des Turcs s'aventura en effet sans difficultés dans les montagnes, parce que pour les attirer on ne leur présenta aucune résistance, mais lorsqu'ils furent bien engagés, on les accabla de tous côtés. — Ce guet-à-pens était bien combiné ; il réussit à merveille, car beaucoup de turcs furent massacrés, mais ben Barériche le fut aussi, juste châtiment de sa trahison.

J'ai parcouru à peu près dans tous les sens le *Khenag-Alihem* des Oulad 'Aouat, où périt Osman et les quelques turcs qui avaient survécu au premier massacre. Ce passage, ainsi que le nom indigène l'indique, est formé par un étranglement de la vallée de l'oued el-Kebir, de plusieurs kilomètres de longueur, où les montagnes se rapprochent au point de ne laisser entr'elles que le lit de la rivière. A droite et à gauche, s'étagent une succession de collines abruptes, dont les flancs sont couverts de chênes très touffus, de taillis impénétrables ou de bouquets d'oliviers,

(1) Voir, pour tous ces détails, les notices de M. Berbrugger : Un chérif Kabile en 1804, et de M. Vayssettes, Histoire d'Osman Bey, Revue Africaine, T. III, page 209, etc.

contraste d'une nature sauvage et d'une riche culture. Le sentier qui mène dans cette gorge, est coupé à chaque pas par les éboulements qu'occasionnent les eaux d'une infinité de ravins latéraux; taillé en corniche, tantôt sur une rive et tantôt sur l'autre, il côtoie les berges de la rivière qu'on est obligé de traverser à plusieurs reprises, sur des gués de sables mouvants et de vase qui se déplacent chaque hiver. Ce sentier s'élève parfois sur les contreforts ou au milieu des bois, en décrivant de nombreux zig-zags et redescend ensuite au niveau des eaux de l'oued el-Kebir.

C'est dans le Khenag, qui, déjà difficile par sa nature même, l'avait été rendu davantage par tous les obstacles préparés par les Kabiles, que la colonne turque eut le malheur de s'engager. La fusillade, tombant comme grêle sur cette masse confuse et éperdue, causa le plus affreux désastre. Au milieu de cette tuerie générale, lorsque Osman roula avec son cheval dans une fondrière qui se trouve au pied d'un contrefort nommé Drièb-el-Mal, Zebouchi, comme un vautour affamé, s'abattit l'un des premiers sur lui et le perça de coups. Ainsi qu'il se l'était promis, rapporte la légende, il lui posa le pied sur son œil borgne et lui fit ensuite couper la tête par un nommé Saïd ben Amer, des Djebala.

Quelques esprits crédules et superstitieux, parmi les indigènes, ont vu dans le désastre d'Osman bey la punition céleste d'une offense faite à un saint marabout; un auteur européen a, de son côté, cherché à rattacher ce soulèvement des Kabiles à la politique extérieure de la Régence. Quant à moi, s'il m'est permis de formuler une opinion, après l'espèce d'enquête à laquelle je me suis livré, je ne vois dans cet événement que la malheureuse conséquence d'intrigues fomentées par quelques marabouts mécontents et ambitieux, se servant d'un prétendu chérif comme drapeau de l'insurrection.

Ainsi que vous l'avez avancé dans votre Notice (Un chérif kabile en 1804), quelques chrétiens se trouvaient en effet avec Bou Dali. Les circonstances qui les amenèrent dans l'armée des rebelles me sont inconnues; seulement, la tradition, qui a toujours quelque fait merveilleux à sa disposition, rapporte que le Chérif était allé enlever ces chrétiens dans leur pays en marchant sur la mer.

Le corps d'Osman bey, après être resté pendant cinq jours

dans la fondrière, fut relevé par les gens d'El-Araba, fraction des Oulad 'Aouat. Le vieux Tobbal, qui assistait aux funérailles, m'a conduit à l'endroit où il a été inhumé. Au bout d'une montée assez rude qui serpente au milieu d'un bois d'oliviers, l'on trouve le tout petit hameau de Demina des Oulad Aouat. A quelques pas plus haut, sur un monticule hérissé de cactus, existe un terre-plein d'environ quatre mètres de superficie, où s'élevait jadis la djama brûlée en 1853, lors de l'attaque par nos colonnes des O. Aouat insoumis.

En 1860, le tombeau d'Osman y a été relevé. Une petite Koubba en maçonnerie, blanchie à la chaux, dessine aujourd'hui sa silhouette, au milieu des cactus qui couronnent Demina et la fontaine de *Bou Mouche*; une petite colonne turbanée et une dalle en marbre blanc recouvrent la tombe : on lit sur la dalle :

هذا ضريح الهرحوم السيد
عثمان بن محمد باي فسنطينة الذي كان
قتل بهاتمه الارض المسماة اخناق عليهم
من بلاد اولاد عواط
في سنة ١٢١٩

« Ceci est la tombe de celui qui a obtenu la miséricorde divine, le Sid Osman ben Mohammed, bey de Constantine, tué à cet endroit qui est nommé Akhenag Alihem, dans le pays des Oulad 'Aouat, l'an 1219 (1804). »

Le marabout si Zebouchi, qui joua un rôle si actif dans tout ce qui précède, vécut encore plusieurs années. Je ne raconterai pas toutes les absurdités qui se disent chez les Kabiles au sujet des merveilles qu'il accomplit. La facilité avec laquelle ils admettent tout sans nul examen n'a rien qui doive nous étonner, puisque chez eux, encore plus qu'en pays arabe, tout se transmet par la tradition et la conversation.

Au mois de mai 1808-9, du temps de Tobbal bey, une affreuse sécheresse désolait le pays. Des prières publiques et des pèlerinages étaient faits à tous les marabouts réputés jouir de certains pouvoirs surnaturels. Si Zebouchi, visité à son tour, sacrifia une vache noire, en annonçant qu'elle serait ensevelie le

lendemain dans un linceul d'une blancheur éclatante. — Pendant la nuit le ciel se couvrit de nuages et une neige abondante couvrant la campagne, rendit à la terre toute sa fertilité. La prédiction du marabout s'était accomplie, puisque la neige servait en effet de linceul à la vache sacrifiée.

On rapporte encore de lui quelques prédictions annonçant l'arrivée des Français en Algérie et les guerres que les Musulmans auraient à soutenir contre les Chrétiens (1). Zebouchi mourut enfin en 1810, et fut enterré dans sa Zaouïa, à Redjas, non loin de Mila. Il a laissé plusieurs enfants qui, au dire des Kabiles, sont également marabouts et marchent sur les traces de leur père. Mais le temps des miracles est passé; aussi se bornent-ils à prier Dieu et à vivre dans le plus profond silence.

Abd-Allah bey, successeur de l'infortuné Osman, songea, à son tour, à se débarrasser du chérif Bou Dali, qui pouvait recommencer ses courses. — La tradition rapporte que le bey, sous le prétexte de demander la paix, envoya au Chérif un nommé el-Haoussin des Beni Tlilen, avec deux coffres soi-disant remplis de riches cadeaux. El-Haoussin, succombant à une malheureuse tentation de cupidité, rassembla secrètement ses trois fils, et es-

(1) Telles sont les prédictions de Si Zebouchi conservées par quelques tolba du pays.

ابهم يا من كنت نايم
الجرانصيص داخل الوطن
بسباينه جاء يمارص
بنا طبابن في التل
تحزمت رجالي للقتل

قال ايضا التل يخلى وتزول منه الذخاير
وتصير النخلة يرخلة ولا شك
تخلى الجزاير

saya avec eux d'ouvrir l'un de ces coffres, dans l'espoir d'en soustraire quelques valeurs. Mais ce coffre qui était plein de poudre éclata entre leurs mains et tua el-Haoussin ainsi que deux de ses fils; le troisième fut éborgné. Il vivait encore chez les beni Tlilen, il y a quelque temps.

Le chérif Bou Dali augura mal de toutes ces tentatives, d'autant plus que les Kabiles l'abandonnaient depuis que Zebouchi rassasié de vengeance n'était plus l'âme de l'insurrection; il s'éloigna sans bruit et on n'entendit plus parler de lui.

Enfin, en 1843, parut, dans la Kabylie orientale, un individu se disant le Bou Dali d'Osman bey. C'était encore un personnage sorti de l'obscurité, qu'une intrigue, un complot de marabouts allait présenter aux populations, comme un être inspiré et envoyé tout exprès pour chasser les Français de l'Algérie.

Moula Chekfa, le marabout des beni Ider, avait recruté, on ne sait où, ce nouveau chérif, et lui avait donné pour khalifa un taleb ambitieux du Ferdjioua. Le Bou Dali campa un instant à Madjen chez les Mouïa, vint se promener à El-ma-el-Abiod, d'où il apercevait Constantine, dont il n'osa pas s'approcher. Puis, il alla tenter une attaque contre Djidjelli, où on lui mit environ 200 hommes hors de combat. Dégoûté par ce début si peu encourageant, il disparut plus rapidement sans doute qu'il n'était venu.

Nos colonnes parcoururent les massifs montagneux et firent rentrer dans la soumission ceux des Kabiles que certaines velléités de révolte avaient un instant remués. J'ai interrogé les Kabiles de toutes les manières et sous toutes les formes pour connaître la vérité sur la réapparition de Bou Dali; ils m'ont invariablement répondu que le chérif de 1843 n'était point celui d'Osman bey.

Le vieux Tobbal, par un de ces mouvements expressifs si communs chez les indigènes, qui consiste à poser le dos de la main sous le menton et la lancer ensuite en avant en signe de mépris, me dit :

Bouah! Ce nouveau chérif était un imposteur.

Je n'avais pas besoin de cette affirmation de Tobbal et de ses compatriotes pour être fixé sur ce fait. Nous avons à Constantine un Turc, ancien capitaine au 3^e régiment de spahis, que de longs et bons services font estimer de tous ceux qui le connaissent. Cet officier fut chargé en 1843, par le Général commandant

la province, de se renseigner sur les manœuvres et les intelligences que pouvait avoir le Chérif qui venait de se montrer dans la Kabylie orientale. Il poussa sa reconnaissance jusqu'à Rouached, auprès de Moula Chekfa, dont il avait l'anaïa. Il vit là le nouveau Bou Dali; c'était un jeune homme d'une trentaine d'années seulement, coiffé d'un immense turban vert insigne de sa noble origine. Une dizaine environ de nos déserteurs étaient avec lui, ainsi que quelques juifs kâbiles, qui confectionnaient une tente pour sa prochaine campagne.

Je vous prie, Monsieur le Président, de vouloir bien être indulgent pour toutes les digressions et les détails peut-être un peu longs qui précèdent. Mon but a été de jeter le plus de clarté possible sur l'un des événements importants qui se sont produits dans la province de Constantine.

Veillez agréer, etc.

E. FÉRAUD,
Interprète de l'armée.

